

Cours de philosophie du 16 septembre 2008

La voie de la sagesse

La tradition philosophique à laquelle nous nous référons en Occident est née en Grèce, il y a 25 siècles. Dès cette époque, les philosophes se distinguent par leur façon d'être et de penser. Être philosophe, en effet, c'est faire usage de sa raison, ne pas s'en remettre simplement à une autorité extérieure, à une tradition, à l'opinion dominante ni à l'irrationnel. Cette défiance à l'égard des idées qui « font autorité », des croyances populaires, et plus généralement des idées préfabriquées prend toute son ampleur avec Socrate (mort en -399), véritable « empêcheur de penser en rond ».

1. Penser autrement pour agir autrement

À l'origine de la philosophie, il y a en effet une insatisfaction, et même, dirions-nous, une contestation : toute philosophie commence ainsi par une critique des idées admises et de l'ordre établi. Cette fonction critique de la philosophie doit être tenue pour une constante dans l'histoire des idées en Occident. La philosophie est difficile à délimiter, à cerner. Son unité se situe peut-être dans son **caractère réflexif**. Réfléchir, c'est, littéralement, « revenir sur soi », « se penser soi-même ». Ainsi, par exemple, préparer une blanquette de veau exige des connaissances et des techniques culinaires, mais se demander ce que représente pour l'humain la nourriture et le plaisir de manger implique déjà une réflexion d'ordre philosophique. En ce sens, la philosophie n'a pas d'objet propre, puisque tout peut être ainsi réfléchi. Ainsi, la philosophie est une sorte de retour critique du savoir sur lui-même, ou plus précisément une critique rationnelle de tous les savoirs (opinions, croyances, arts, sciences, religions, droits, etc.), y compris philosophiques puisque réfléchir sur le rôle de la philosophie c'est entamer une réflexion philosophique. Toutefois, la philosophie ne se réduit jamais à la critique : elle vise aussi à l'**intelligibilité**. Elle est en effet une tentative pour penser le monde, pour le comprendre et lui donner un sens dans le but d'atteindre la **sagesse** (philo-sophia : amour-sagesse).

Ainsi, les 3 grands objectifs que se donnent pour tâche ceux qui ont pour ambition d'être philosophes sont les suivants : Mieux **penser**, en procédant à une analyse réflexive critique, mieux **comprendre**, au sens fort d'une tentative pour constituer un savoir unifié et cohérent, et mieux **agir**, en tâchant de nous comporter en sages.

Pour illustrer notre propos, abordons deux textes de deux philosophes très différents. Commençons par Voltaire (1694-1778). Il déclare : « La superstition met le feu au monde, la philosophie l'éteint. » Cette phrase fut écrite il y a plus de deux siècles, mais elle garde tout son sens aujourd'hui. Au XVIII^{ème} siècle, la progression de la raison et de la science portait à croire que la superstition et l'ignorance s'éteindraient peu à peu. Malheureusement, au vu des événements du XX^{ème} siècle et ceux plus récents, nous sommes obligés de constater que le règne de l'irrationnel et des croyances dévastatrices n'est pas près de s'achever. La superstition peut être définie comme une croyance fondée sur la crainte et l'ignorance, elle prête un caractère sacré à certaines pratiques. Nous verrons au cours de l'année que toute croyance n'est pas « mauvaise », les croyances font partie de notre vie quotidienne et nous ne pourrions vivre sans. Cependant, lorsque la croyance aveugle, paralyse ou entraîne la violence, elle devient extrêmement dangereuse et nuisible. Voltaire écrit cette phrase pour dénoncer la superstition en tant que réponse à notre impuissance face au monde car elle engendre souvent des comportements violents. Qu'il s'agisse d'exterminer une catégorie d'individus, de détruire et de tuer au nom d'une nation ou d'une idée, les mêmes mécanismes opèrent en se servant de la peur comme conseillère.

Voltaire, en grand rationaliste, refuse le fanatisme et prône contre lui l'enseignement de la philosophie. Elle aurait le pouvoir d'éteindre le feu allumé par la superstition. En effet, en abordant les grandes énigmes de notre monde, elle tente de comprendre notre existence en utilisant comme instrument la

raison. Elle essaye également d'enseigner l'esprit critique et de démasquer les imposteurs et les démagogues qui profitent de notre fragilité. Enfin, comme nous le demandait déjà Socrate (« Connais-toi toi-même ! »), elle nous oblige à nous questionner sur nous-mêmes, à trouver le mobile de notre action et à devenir maître de nos décisions. Voilà ce que signifie le mot « philosophie », cet « amour de la sagesse » est en fait un guide très précieux. Elle nous apprend à sortir du cercle vicieux de la peur, de la superstition et de la haine, elle nous initie à la réflexion rationnelle et nous invite à vivre une existence sereine. Cette dimension apparaît clairement dans le texte de Marc Aurèle.

2. Textes

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, 1764.

« Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, et ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de Dieu. [...] Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthélemy, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. [...] Il y a des fanatiques de sang-froid: ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux. [...]

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal; car, dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes; la religion, loin d'être pour elles un aliment salubre, se tourne en poison dans les cerveaux infectés.

Les lois sont encore très impuissantes contre ces accès de rage : c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre. Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? »

Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, II^{ème} siècle.

« Durée de la vie de l'homme ? Un moment. Sa substance ? Changeante. Ses sensations ? Obscures. Toute sa masse ? Pourriture. Son âme ? Un tourbillon. Son sort ? Impénétrable. Sa réputation ? Douteuse. En un mot, tout ce qui est de son corps : comme l'eau qui s'écoule; ses pensées : comme des songes et de la fumée; sa vie : un combat perpétuel et une halte sur une terre étrangère; sa renommée après la mort : un pur oubli.

Qu'est-ce donc qui peut lui faire faire un bon voyage ? La seule philosophie. Elle consiste à empêcher que le génie qui habite en lui ne reçoive ni affront ni blessure; à être également supérieur à la volupté et à la douleur; ne rien faire au hasard; n'être ni dissimulé, ni menteur, ni hypocrite; n'avoir pas besoin qu'un autre agisse ou n'agisse pas; recevoir tout ce qui arrive et qui lui a été distribué comme un envoi qui lui est fait du même lieu dont il est sorti; enfin, attendre avec résignation la mort, comme une simple dissolution des éléments dont chaque animal est composé. Car si ces éléments ne reçoivent aucun mal d'être changés l'un en l'autre, pourquoi regarder de mauvais œil, pourquoi craindre le changement et la dissolution de tous ? Il n'y a rien là qui ne soit selon la nature. Donc point de mal. »